

# LA CRISE DES ÉCHANGES:

Que dirait-on d'un bonhomme qui, se trouvant devant une assemblée de paysans, leur tiendrait à peu près ce langage: *Vous vous plaignez de la cherté des produits que vous êtes obligés d'acheter aux citadins? Pourquoi ne pas les fabriquer vous-mêmes?* Ou bien, écoutant des citadins qui, eux aussi, se plaignent du prix trop élevé des denrées agricoles: *Que ne les produisez-vous vous-mêmes!* Les uns et les autres répondraient que c'est leur demander l'impossible et même que la proposition est absurde.

La question et la réponse posent tout le problème de la division du travail avec son déterminisme qui donne aux échanges leur caractère obligatoire. Et c'est ainsi que les hommes ayant décidé de vivre en société ne peuvent plus se passer les uns des autres. Même les poètes ont chanté cette inéluctable solidarité. *Le laboureur m'a dit en songe: je ne te nourris plus, gratte la terre et sème; le tisserand m'a dit: fais tes habits toi-même; et le maçon m'a dit: prends la truelle en mains.*

Malheureusement, si l'homme sent cette nécessité de l'échange qui le condamne à la solidarité la plus totale, il n'en comprend que difficilement le fonctionnement et les mécanismes et, à plus forte raison, la signification biologique qui assure la pérennité de l'espèce et encore moins la haute portée morale. Dans l'ensemble, il en est encore au stade de l'égoïsme primitif: donner peu pour avoir beaucoup, c'est-à-dire, en langage de prix, vendre cher et acheter bon marché.

Et cependant, quoi de plus simple que le mécanisme de la division du travail et ses conséquences bienfaisantes. C'est à la portée de toutes les intelligences.

Le grand essor de l'économie mondiale, l'immense développement de la production, la montée du bien-être général sont les suites directes de cette division du travail. Et le bien-être est d'autant plus grand que cette division est plus poussée, que le nombre de ceux qui y prennent part est plus grand, que leurs capacités sont plus différentes et que les régions, les climats, les cultures et les industries sont plus variés.

## ABSURDE ET INHUMAIN

On peut affirmer avec certitude que rien n'est plus absurde, plus antiéconomique, plus inhumain que les nationalismes, les patriotismes, les religions avec leurs églises, les préjugés raciaux... qui divisent les hommes en les groupant en classes, en races, en Etats-nations soit-disant indépendants avec des frontières et des barrières économiques qui gênent les échanges et suppriment la libre circulation des biens et des personnes et qui les condamnent à des guerres perpétuelles.

Un économiste anglais d'esprit libertaire a exprimé d'une façon parfaite ce que devraient être les échanges. Je cite:

*«Il n'y a que deux choses que les hommes puissent échanger entre eux, savoir: le travail et le produit du travail. Si les échanges s'opéraient d'après un système équitable, la valeur de tous les articles serait déterminée par leurs frais de production complets; et des valeurs égales s'échangeraient toujours contre des valeurs égales. Si, par exemple, un chapelier met une journée pour faire un chapeau et le bottier le même temps pour faire une paire de souliers et qu'ils échangent ces articles entre eux, le bénéfice qu'ils en retirent est en même temps mutuel et égal. L'avantage qui en découle pour chacune des parties ne peut être un désavantage pour l'autre, puisque chacune a fourni la même quantité de travail et que les matériaux dont elles s'étaient servi étaient d'égale valeur. Mais si le chapelier avait obtenu deux paires*

*de souliers contre un chapeau, il est évident que l'échange serait injuste. Le chapelier frustrerait le bottier d'une journée de travail... Jusqu'ici, nous avons toujours suivi ce système souverainement injuste: les ouvriers ont donné au capitaliste le travail de toute une année en échange de la valeur d'une demi-année. Et c'est de là, et non pas d'une inégalité supposée dans les forces physiques et intellectuelles des individus qu'est provenue l'inégalité de richesse et de pouvoir. L'inégalité des échanges, la différence des prix dans les achats et les ventes ne peut exister qu'à la condition qu'à tout jamais les capitalistes restent capitalistes et les ouvriers, ouvriers» (Bray, *Labour's wrongs and Labour's remedy*, Leeds, 1839).*

## **BOURGEOIS DE MOSCOU**

Karl Marx, avec sa déloyauté et son sectarisme habituels a condamné la thèse de Bray, comme il a condamné celle de tous les penseurs anarchistes dont Proudhon et Bakounine sur lesquels il s'est particulièrement acharné. Sa condamnation peut se résumer dans cette formule:

*«L'échange des produits correspond à un mode déterminé de production qui, lui-même, correspond à l'antagonisme des classes... Bray fait de l'illusion de l'honnête bourgeois l'idéal qu'il voudrait réaliser. En épurant l'échange individuel, en le débarrassant de tout ce qu'il y trouve d'éléments antagonistes, il croit trouver un rapport égalitaire qu'il voudrait faire passer dans la société» (page 64, Misère de la Philosophie).*

Les grands bourgeois de Moscou qui se disent marxistes continuent, selon leur prophète, à nous traiter, nous libertaires, de petits bourgeois. Il y a vraiment de quoi rire. Mais les objections de Marx sont sans fondement et n'expliquent rien: l'échange, qu'il soit individuel ou collectif, est le résultat inéluctable de la division du travail; c'est un fait universel et, par suite, ce n'est pas une illusion, pas plus qu'un idéal. Quand Bray cherche à le rendre égalitaire, il n'est pas plus utopiste que Marx qui, en réalité, veut le supprimer en supprimant les classes. Les échanges subsistent en U.R.S.S. et ils sont loin d'être équitables.

## **EGALITE DES ECHANGES**

Mais, au fait, de quoi s'agit-il? A mon humble avis, il faut ramener le problème à ses origines et l'énoncer ainsi: Echange-t-on des produits ou des heures de travail? Avec son école, J.-B. Say s'est fait l'interprète de la première thèse: on n'échange que des produits et leur valeur dépend de la loi de l'offre et de la demande. Par contre, le plus écouté des économistes du dernier siècle, Ricardo, affirme que la valeur des produits dépend de leur coût de production; aujourd'hui, on dirait, en langage mathématique, de leur vitesse de production: *«En augmentant constamment la facilité de production, nous diminuons constamment la valeur de quelques-unes des choses produites auparavant» (Ricardo).*

Au fond, les deux thèses ne s'opposent pas. Elles se complètent. Dans une économie rationnelle où les produits s'échangeraient librement, où vendeurs et acheteurs n'opéreraient pas sous l'emprise d'impérieuses nécessités, ou le couteau sur la gorge, la valeur des produits, c'est-à-dire les prix, serait déterminés par le temps nécessaire à leur production et la loi de l'offre et de la demande ne jouerait qu'un rôle comparable au démarreur dans la mise en marche des mécanismes motorisés.

Le malheur social veut qu'actuellement les structures de la production et de la distribution ne tiennent plus compte de ces notions qui, cependant, s'enseignent encore dans les facultés. On ne veut plus voir que, seule l'augmentation des échanges est bénéfique dans l'économie générale. On ne sait plus qu'il n'est pas possible de vendre sans acheter; qu'il n'est pas possible de développer le machinisme sans procéder aux déplacements de main-d'œuvre, aux réductions de prix qui permettent de maîtriser le chômage technologique. N'est-ce pas absurde vouloir vendre cher et acheter bon marché? N'est-ce pas absurde, pour un pays, de prétendre avoir une balance commerciale constamment créditrice? Bray a raison contre Marx et les économistes bourgeois d'aujourd'hui, en affirmant qu'une société est condamnée dont l'économie n'est pas basée sur l'égalité des échanges.

**Jean FONTAINE.**

-----